Le Parc de l'Artillerie

MARTIN GUAY

Parcs Canada Parks Canada

Canada

Le Parc de l'Artillerie

MARTIN GUAY

ÉDITIONS
CONTINUITÉ

TABLE DES MATIÈRES

Au cœur de la place forte... 3

La défense de Québec :
émergence d'un secteur névralgique 1690 à 1745 4

Naissance d'un secteur de casernement
au cœur de la ville fortifiée 1749 à 1759 7

Régime anglais :
expansion et diversification 1760 à 1871 10

Relance industrielle :
l'Arsenal du Dominion 1880 à 1964 13

Le secteur du bastion Saint-Jean :
soutien à la défense et intégration au complexe de l'Arsenal 16

La redoute Dauphine 18

Les Nouvelles Casernes 20

Le logis des officiers 22

L'entrepôt d'affûts de canon 22

La fonderie de l'Arsenal 23

Un passé bien présent ! 24

Bibliographie 24

PHOTO PAGE COUVERTURE Brigitte Ostiguy
PHOTO COUVERTURE ARRIÈRE Parcs Canada / Xavier Bonacorsi
CONSEILLER HISTORIQUE André Charbonneau
RÉVISION Monique Cloutier
GRAPHISME Norman Dupuis inc.
PHOTOGRAVURE Compélec inc.
IMPRESSION Imprimerie La Renaissance inc.

R64-212/1999F
ISBN 0-660-96118-0

© Parcs Canada
Tous droits réservés

Dépôt légal Québec et Ottawa :
2e trimestre 1999

This brochure is also available in English.

Au cœur de la place forte…

L'histoire de la ville de Québec est intimement liée à celle de son système défensif. Québec ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui si elle n'avait pas été façonnée par de nombreuses interventions militaires. En parallèle avec le développement des fortifications de Québec, le Parc de l'Artillerie s'avère une pièce maîtresse parmi les éléments défensifs de la ville. Avant la fin du XVIIe siècle, les dirigeants de la colonie ont commencé à construire de larges murailles afin de défendre la ville, mais ils ont aussi veillé à assurer la présence d'hommes capables de tirer profit de ces structures.

Situé dans la partie nord-ouest du Vieux-Québec, le Parc de l'Artillerie est aujourd'hui un point de repère dans la ville. Il occupe tout l'espace qui longe les fortifications entre la porte Saint-Jean et la côte du Palais. Le site s'est développé au rythme des tensions entre les nations colonisatrices du Canada, mais encore davantage selon la fluctuation du sentiment de crainte des résidants de la ville. Le Parc de l'Artillerie a été l'un des plus importants secteurs de résidences militaires à Québec entre 1749 et 1871. Par la suite, le site est devenu une vaste manufacture de munitions qui a employé jusqu'à 2000 travailleurs.

Le nom «Parc de l'Artillerie» est apparu bien après l'aménagement des premières lignes de défense par les Français. Il désigne le lieu de résidence de ceux qui y ont vécu le plus longtemps, c'est-à-dire les militaires du Royal Artillery Regiment. Par ailleurs, le lieu historique national qui porte aujourd'hui ce nom inclut les aménagements du bastion Saint-Jean qui, sur le plan historique, n'en font partie que depuis 1903, au moment où la manufacture y étend ses activités.

Le Parc de l'Artillerie témoigne de façon tangible des trois grandes périodes de l'histoire canadienne. Les autorités militaires de la Nouvelle-France font figure de pionniers en y élaborant les premières enceintes défensives de Québec et en y aménageant les premières résidences de soldats. Les Anglais qui les ont remplacés ont diversifié les fonctions du site et en ont fait un véritable quartier militaire. À la suite du départ des Britanniques, les autorités canadiennes, responsables de la mise sur pied de la fabrique de cartouches, ont dû démolir quelques structures. Elles ont toutefois réussi à sauvegarder l'unité du site et à en livrer une bonne partie à la postérité.

La présente publication raconte l'histoire du Parc de l'Artillerie à travers ses artisans, ses occupants et ses édifices. Une telle démarche s'inscrit évidemment en parallèle avec les activités du lieu historique national, qui offre toute l'année une panoplie de services d'accueil et d'interprétation. Ainsi, la brochure se divise en deux parties. Dans un premier temps, on peut y suivre la chronologie des événements qui ont marqué la vie du parc. Ensuite, il est question plus en détail des cinq bâtiments qui témoignent aujourd'hui de l'occupation de l'espace par les anciens résidants du site. Laissez-vous donc guider à travers l'histoire fascinante du Parc de l'Artillerie.

La défense de Québec : émergence d'un secteur névralgique

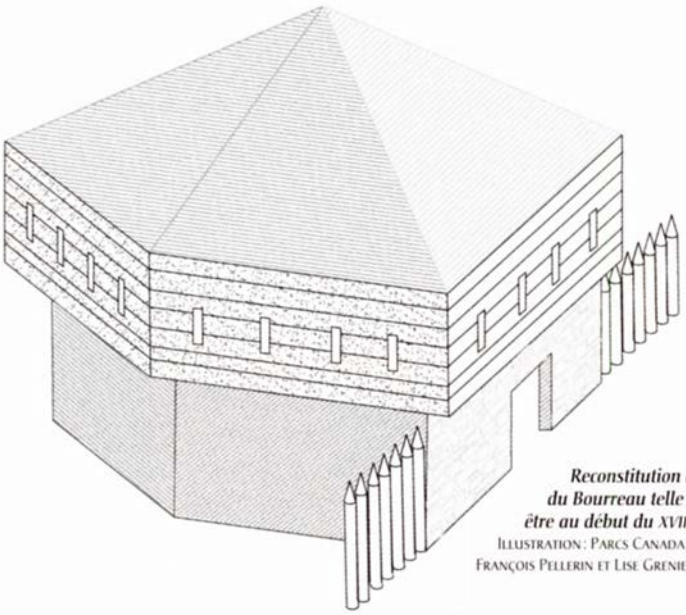
1690 À 1745

À partir du moment où Québec cesse de n'être qu'un comptoir de traite de fourrures pour devenir une véritable ville coloniale française, on cherche à lui donner une défense digne de sa condition. La première enceinte qui ferme la ville apparaît en 1690, quelques jours à peine avant l'attaque de l'amiral anglais William Phips. Cette palissade de bois qui relie une douzaine de petites redoutes de pierres passe au cœur du Parc de l'Artillerie. On a mis au jour en 1998 les vestiges d'une de ces redoutes qui constituaient l'ouvrage défensif. Il s'agit de la redoute du Bourreau, nommée ainsi parce qu'elle a servi par la suite à loger celui qui exécutait les condamnations. Le bâtiment se trouvait à l'extrémité nord-ouest du parc.

La nature temporaire de la palissade ne faisant aucun doute, les autorités de la Nouvelle-France ont voulu consolider la défense de Québec en autorisant la construction d'un premier rempart bastionné trois ans plus tard. Constituée d'une épaisse masse de terre maintenue en place par un mur de bois, la fortification de l'ingénieur Boisberthelot de Beaucours compte en plus la redoute du Cap-aux-Diamants et le cavalier du Moulin, deux ouvrages de maçonnerie. L'enceinte rejoint, elle aussi, le secteur du Parc de l'Artillerie, près de l'endroit où l'on construira le mur de garde qui délimite encore le parc vers l'est.

Plan de Boisberthelot de Beaucours, 1712. A, B et E représentent les ouvrages défensifs déjà construits. C et D situent les redoutes Royale et Dauphine qui doivent compléter le projet.
ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE, S.O.M., D.F.C., *AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE*, N° 385

Une partie des vestiges de la redoute du Bourreau mis au jour à l'automne 1998.
PHOTO : PARCS CANADA / JACQUES BEARDSELL



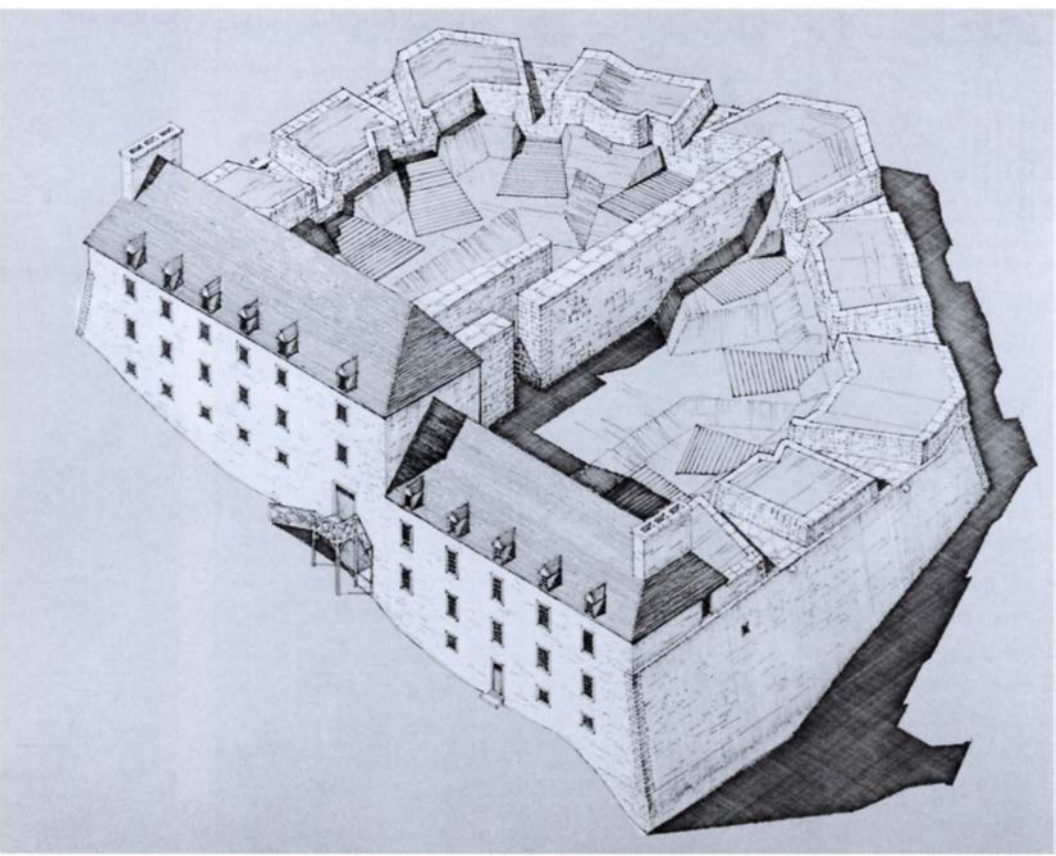
Reconstitution de la redoute du Bourreau telle qu'elle devait être au début du XVIIIe siècle.
ILLUSTRATION : PARCS CANADA / FRANÇOIS PELLERIN ET LISE GRENIER

Les nombreux conflits qui marquent la fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècle amènent les Français à vouloir défendre encore mieux la ville grâce à un nouvel ouvrage fait de maçonnerie. Toutefois, des conflits internes parmi les autorités civiles et militaires font qu'aucun des nombreux projets ne se concrétise. Tour à tour, Boisberthelot de Beaucours et le nouvel ingénieur, Levasseur de Neré, débutent la construction de remparts. Chaque fois, le tracé prévoit inclure le secteur stratégique du Parc de l'Artillerie. En 1710, de Beaucours obtient du Conseil des fortifications de la colonie le mandat de défendre la ville de façon adéquate. Son projet intègre quelques ouvrages de son enceinte de 1693. Il propose ainsi l'ajout de deux «tours bastionnées» le long du tracé où l'on retrouve déjà les redoutes du Cap-aux-Diamants et Saint-Nicolas ainsi que le cavalier du Moulin. Ces tours bastionnées, constituées d'un épais mur de protection remblayé et d'un bâtiment capable d'abriter les munitions et les hommes, deviendront les redoutes Royale et Dauphine. Après plusieurs ajustements, les travaux débutent en 1712, mais sont interrompus dès l'année suivante par la signature du traité d'Utrecht, qui rétablit la paix entre la France et l'Angleterre. La redoute Royale est presque complétée, mais la redoute Dauphine, à moitié construite, demeure inutilisable. Québec n'est toujours pas adéquatement fortifiée.

Ce n'est qu'en 1745, alors que les Anglais menacent de remonter le fleuve Saint-Laurent vers Québec, que le Parc de l'Artillerie et la ville voient apparaître une nouvelle fortification. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, nouvel ingénieur en chef de la colonie, supervise la construction de l'enceinte qui ferme, encore aujourd'hui, la vieille ville du côté ouest. Le rempart vient délimiter dorénavant la frontière ouest du parc et rend à peu près inutile le mur de protection de la redoute Dauphine.

La partie nord-ouest de la fortification de Chaussegros de Léry en 1752. Elle délimite l'étendue du secteur de casernement, alors naissant.
ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Après de nombreuses tentatives, Québec est enfin fortifiée selon les règles de l'art. Le site du Parc de l'Artillerie, désormais bien délimité, prendra un nouvel essor au moment où se précise sa vocation de secteur militaire.



Reconstitution graphique de la redoute Dauphine selon le projet (jamais complété) de Boisberthelot de Beaucours en 1712
ILLUSTRATION : PARCS CANADA

Naissance d'un secteur de casernement au cœur de la ville fortifiée

1749 À 1759

À l'époque du Régime français, le logement des défenseurs de la colonie en poste à Québec suit, en grande partie, la politique de la métropole à ce sujet. Selon la Cour, c'est la population qui doit fournir un toit aux hommes qui la défendent. Sauf dans les places de guerre, où l'armée possède souvent une citadelle capable de loger les troupes, les paysans français doivent, comme ceux de la Nouvelle-France, héberger les soldats. L'intendant s'assure que la cohabitation entre les militaires et la population respecte les règles définies par les officiers du Roi.

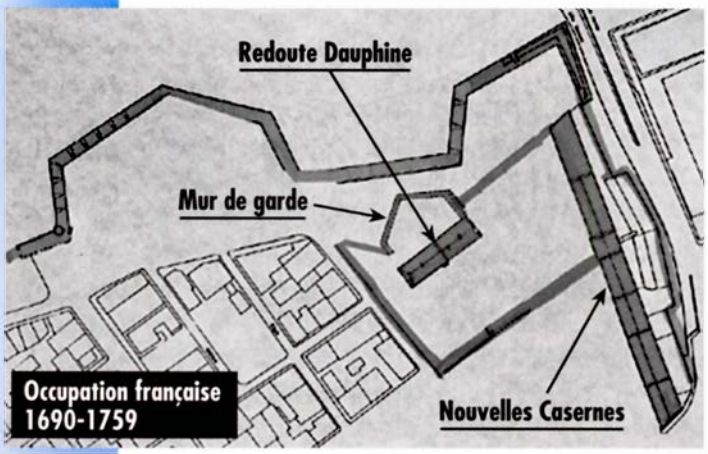


Illustration : Rémy Deslauriers, Graphart

Soldat des Troupes franches de la marine vers 1755
Illustration : Parcs Canada/Eugène Lelièvre

Au moment de son arrivée à Québec, le soldat reçoit un billet sur lequel est inscrit le nom de l'habitant chez qui il logera. Ce système constitue une forme de taxe pour la population. Chaque colon doit fournir un lit, un pot de chambre, des chandelles et une «place à son feu». Les religieux, bourgeois, fonctionnaires et quelques autres privilégiés sont exemptés de cette contrainte. À partir de 1689, une ration de nourriture est remise aux soldats qui la donnent habituellement à la maîtresse du foyer afin qu'elle l'ajoute à ses provisions. Les jeunes militaires partagent ainsi la table familiale et prennent part à la vie sociale des habitants. Ils sont d'ailleurs davantage enclins à se présenter aux activités et aux loisirs des villageois qu'aux exercices et aux corvées militaires. Ils ont aussi la possibilité de travailler pour leur hôte et d'augmenter ainsi leur maigre salaire.

Soldats du régiment d'Artois (troupes régulières) qui courtisent ici une paysanne.
ILLUSTRATION : PARCS CANADA/ EUGÈNE LELIÉPVRE

Cette situation déplaît par contre aux officiers et dirigeants des troupes, qui constatent une grande indiscipline et un certain nombre de délits. Ils proposent donc, dès 1713, de réunir les soldats dans des bâtiments qui appartiennent au roi afin d'exercer sur eux un meilleur contrôle. L'aménagement de casernes attendra encore 35 ans. La couronne refuse de payer pour l'entretien de tels bâtiments, et la majeure partie de la population préfère encore subir l'inconvénient du système du billet plutôt que de payer un impôt pour entretenir les soldats en caserne.

Toutefois, la situation change en 1745, lorsqu'une attaque anglaise devient imminente. Les autorités parviennent alors à imposer une taxe pour la construction des fortifications et l'aménagement de casernes. L'ingénieur Chaussegros de Léry, le même qui conçoit le mur de fortification, modifie les plans de la redoute Dauphine afin d'en terminer la construction et de pouvoir y entreposer des armes et de la poudre à canon. Cependant, l'augmentation des effectifs militaires en 1749 oblige le gouverneur La Jonquière et l'intendant Bigot à utiliser la redoute Dauphine, comme la redoute Royale, pour le logement des hommes. On entreprend de plus la construction d'un autre bâtiment entre la redoute Dauphine et le mur qui longe l'escarpement face au palais de l'Intendant afin d'y loger

d'autres soldats et servir d'entrepôt. Ce sont les Nouvelles Casernes. À la fin du Régime français, une centaine de soldats logent dans la redoute Dauphine et au moins autant à l'intérieur des Nouvelles Casernes.

Ces militaires font partie des Troupes franches de la marine, compagnies d'infanterie responsables de la protection des colonies françaises, et des troupes régulières, envoyées, elles, après 1755. Les soldats sont recrutés dans les principales villes côtières françaises et s'engagent surtout pour quitter des conditions économiques difficiles. Les officiers-recruteurs leur font miroiter un salaire assuré, l'habillement, le logement et la nourriture fournis par l'armée ainsi qu'une alléchante prime à la signature du contrat, lequel dure six ans ! La majorité de ces jeunes hommes, qui ont souvent moins de 20 ans, n'arrivent qu'à marquer d'une croix l'endroit de la signature…

Une fois casernés, les soldats vivent à plusieurs par chambrée, parfois accompagnés de femmes et d'enfants. Ils perdent beaucoup de liberté par rapport au système du billet et doivent se contenter de la ration de pain, pois et lard salé que leur fournit l'armée. En été, les soldats cherchent à compléter leur alimentation grâce à la chasse et à la cueillette des fruits de saison, mais tout cela demeure bien loin de la diversité de la cuisine familiale. Pour les autorités militaires, par contre, le casernement facilite le contrôle et la discipline. Les soldats sont encadrés et disponibles pour les exercices et les corvées. Le casernement contribue à développer un véritable « esprit de corps » au sein de l'armée.

Malgré tout, des soldats continuent de loger chez les colons encore longtemps, surtout en période de guerre, lorsque les effectifs sont augmentés. Toutefois, Québec possède désormais un véritable secteur de casernes entouré d'un mur de garde, à l'écart de la population. Ville de garnison, la capitale de la Nouvelle-France vibre alors au rythme des tambours et des défilés militaires. L'économie de Québec s'adapte à cette réalité et l'on voit apparaître plusieurs commerces au service des soldats, par exemple les débits de boisson, auberges et cabarets. Après quelques ajustements, cette interaction entre les militaires et la population continuera de se développer sous l'occupation anglaise.

Une chambrée de soldats telle qu'on les trouve dans la redoute Dauphine et les Nouvelles Casernes au temps du Régime français.
ILLUSTRATION : PARCS CANADA/FRANCIS BACK

Régime anglais : expansion et diversification

1760 À 1871

Au lendemain de la bataille des plaines d'Abraham, les autorités militaires anglaises réquisitionnent tous les bâtiments qui appartenaient à l'armée française afin d'y loger leurs hommes. Cette situation est particulière parce qu'en Angleterre, la pratique du casernement ne débute que 30 ans plus tard. Les soldats ont l'habitude de loger dans les auberges, les écuries et les relais d'étape des grands chemins. Au Canada, le statut de conquérants oblige les Anglais à agir différemment. La caserne Dauphine et les Nouvelles Casernes hébergent donc divers régiments d'infanterie auxquels se joint dès 1765 une compagnie du régiment Royal Artillery. Vingt ans plus tard, les artilleurs occupent la majorité de l'espace, et le secteur devient «*the Artillery Park*», d'où le nom actuel du Parc-de-l'Artillerie.

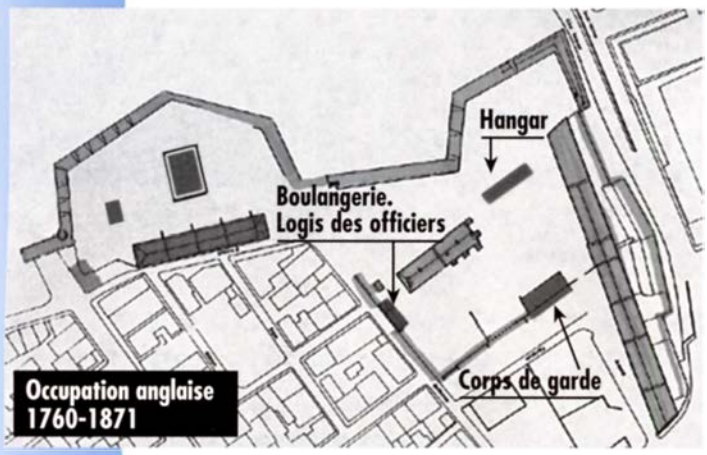


ILLUSTRATION : RÉMY DESLAURIERS, GRAPHART

En 1775, l'attaque des rebelles américains dirigés par Arnold et Montgomery, dans le contexte de la guerre d'Indépendance des colonies du sud, amène les Britanniques à consolider la défense de Québec. Dans les décennies qui suivent, on prolonge le mur de fortification autour de la ville et on construit une citadelle ; la ville devient alors une véritable place forte et doit maintenir une garnison capable de la défendre. Cette période correspond à celle de l'expansion du Parc de l'Artillerie. Après les réparations et les ajustements aux bâtiments hérités des Français, on ajoute vers 1785 une boulangerie près de la caserne Dauphine. En 1817, on construit un hangar, qui sert aussi d'écurie, entre les Nouvelles Casernes et la redoute Dauphine, près du champ de parade toujours en usage.

Pendant cette période, les Nouvelles Casernes continuent de servir différents groupes de militaires. On y retrouve, en plus des chambrées de soldats et de divers entrepôts, les bureaux du Service de l'Artillerie et du Génie (Board of Ordnance) ; le corps de garde de la porte du Palais (qui déménage de l'autre côté de la côte du Palais à la fin du XVIIIe siècle) ; les ateliers des forgerons, tonneliers, charpentiers et armuriers ainsi qu'un secteur de prisons.

Entre-temps, la caserne Dauphine devient, vers 1784-1785, le Mess des officiers du Royal Engineers & Royal Artillery. Il s'agit d'un endroit où les membres, moyennant une cotisation annuelle, viennent partager les repas et passer les soirées ensemble. Le Mess concentre ses activités au troisième plancher, mieux éclairé. On y retrouve une grande salle à manger bien décorée et son antichambre ainsi qu'une cuisine moderne pour l'époque, où les subalternes concoctent d'impressionnants repas pour les officiers. S'ajoutent à cela un garde-manger et une cave à vins bien garnis !

Corvée de pelletage de la neige dans le champ de parade en 1829. Au centre, derrière, la redoute Dauphine, à droite, le hangar et les écuries
ILLUSTRATION : J.P. COCKBURN, ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (C-40-001)

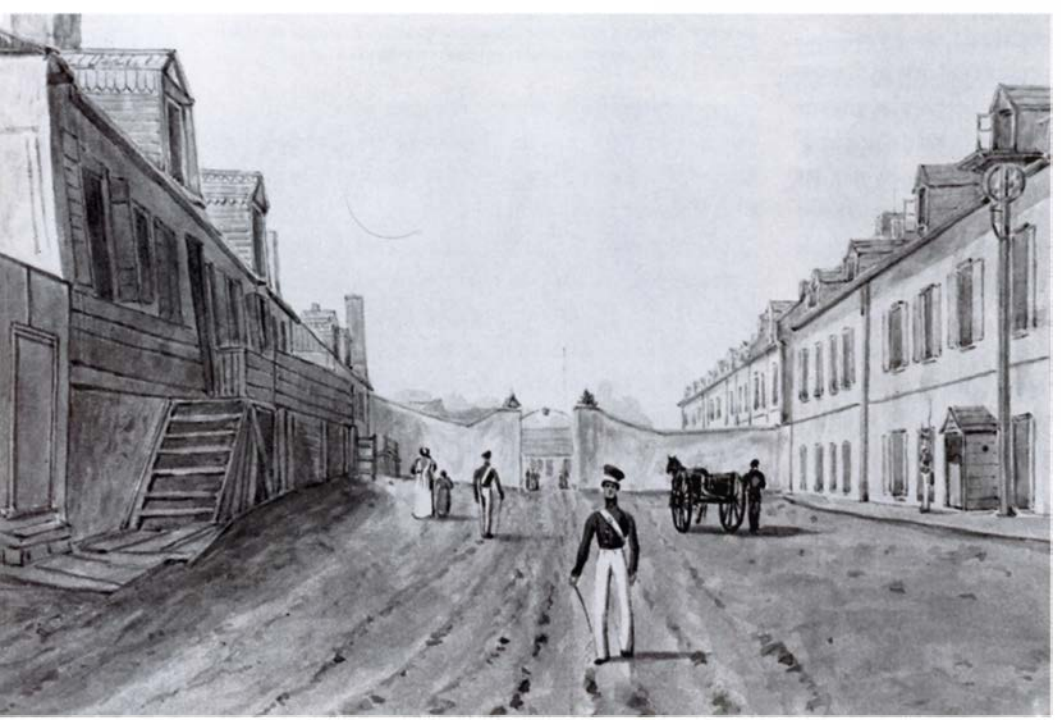
Depuis 1760, les officiers habitent dans des maisons privées aux alentours. Le règlement prévoit que le nombre de pièces mises à la disposition de l'officier augmente selon son grade. Entre 1815 et 1820, à la suite d'une augmentation importante du prix des logements en ville, les autorités décident de caserner les officiers. La boulangerie est transformée en logis pour un capitaine et sa famille, le quatrième étage de la redoute Dauphine est réaménagé afin d'y accueillir d'autres officiers. De plus, la section ouest des Nouvelles Casernes est transformée en une vaste résidence pour le commandant du Royal Artillery. Cette arrivée massive des hauts gradés du régiment modifie considérablement le niveau de vie au Parc de l'Artillerie. Les loisirs prennent davantage de temps. On aménage de vastes potagers tout autour de la redoute Dauphine. Révélateurs des privilèges accordés aux supérieurs de l'armée, ces potagers permettent la culture des légumes et des fines herbes qui rehaussent les repas des illustres occupants du site. Cette période correspond aussi à celle où s'améliorent grandement les conditions de vie des simples soldats. On leur aménage des cuisines à l'extérieur des chambrées, on améliore les conditions d'hygiène et on diminue le nombre d'hommes par pièce.

Principaux occupants du parc sous le Régime britannique, les militaires du régiment Royal Artillery constituent l'élite de l'armée anglaise. Les recrues les plus grandes et celles qui sont en meilleure santé sont admises au régiment. Responsables des manœuvres liées aux différents types de canons, ces soldats ont un rôle de soutien à l'infanterie et d'experts en balistique. Leur formation est beaucoup plus élaborée que celle des fantassins. Les artilleurs doivent apprendre la manipulation des lourdes pièces d'artillerie en plus d'acquérir des notions de portée et d'angle de tir, de sécurité associée à l'utilisation de la poudre noire et de stratégie de combat. Enfin, ils sont responsables des poudrières de la ville et des entrepôts d'affûts de canon.

Officier et soldat du Royal Artillery Regiment en 1840
ILLUSTRATION : R.J. MACDONALD DANS *THE HISTORY OF THE DRESS OF THE ROYAL REGIMENT OF ARTILLERY, 1625-1897*

Depuis leur installation au Parc de l'Artillerie, les Anglais ont cherché à adapter à leurs propres besoins un site établi par leurs prédécesseurs. Outre les nombreuses réparations et rénovations aux édifices, ils ont confirmé la fonction de casernement et d'entreposage du secteur tout en diversifiant les activités militaires. Avec l'établissement en plus grand nombre des officiers et tout ce qui s'ensuit pendant la seconde partie de leur séjour, les Britanniques ont vraiment contribué à «l'âge d'or» du Parc de l'Artillerie.

Quand le Royal Artillery quitte le pays en 1871, il laisse derrière lui beaucoup plus de locaux que ce dont l'armée canadienne, récemment créée, a besoin. Le secteur des *Artillery Barracks*, presque abandonné pendant quelques années, s'apprête à subir une transformation qui s'inscrit, d'une part, dans les chambardements de la révolution industrielle et, d'autre part, dans la continuité des activités militaires de la ville de Québec.



Les Nouvelles Casernes (à droite) et l'entrée du Parc de l'Artillerie en 1830
ILLUSTRATION : J.P. COCKBURN, MUSÉE DE LA CIVILISATION, DÉPÔT DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC

Relance industrielle :
l'Arsenal du Dominion

1880 À 1964

Parmi ce que l'armée canadienne doit à ses prédécesseurs britanniques, il faut inclure ses premiers fusils. Au moment où l'armée anglaise quitte le pays, elle adopte un nouveau fusil et un nouveau type de cartouches. Les Canadiens héritent donc de l'ancien modèle de fusil, mais ne peuvent s'approvisionner en munitions, puisque les arsenaux britanniques se mettent à fabriquer la nouvelle cartouche. Les autorités militaires canadiennes cherchent alors à établir une première cartoucherie au Canada. Le choix de la ville de Québec s'impose grâce à ses fortifications, à son éloignement relatif des États-Unis, à sa main-d'œuvre disponible et, surtout, à la présence de locaux exigeant un minimum d'aménagement. La Cartoucherie de Québec débute sa production en septembre 1882 avec 37 employés, dont 15 femmes. On s'installe d'abord dans les Nouvelles Casernes ; la longueur du bâtiment facilite la transmission du mouvement à partir de la machine à vapeur vers les plus petites machines qui façonnent les douilles et les balles de fusil. Le dangereux processus de remplissage et d'assemblage final se fait sur les plaines d'Abraham, dans les *Cove Fields*, loin des secteurs habités.

Au départ, la manufacture fabrique les cartouches nécessaires aux fusils hérités des Anglais. On assemble ainsi environ un million et demi de cartouches Snider par année jusqu'en 1891. En 1895, après quelques essais infructueux, on se met à fabriquer une cartouche de 0,303 pouce de diamètre. Celle-ci nécessite un procédé de fabrication plus complexe, mais devient la spécialité de la manufacture. Le développement de la cartoucherie (qui devient l'Arsenal fédéral à partir de 1901) entraîne l'adaptation des bâtiments en place et la construction de nouveaux, alors que la production atteint des sommets pendant les deux guerres mondiales. Entre-temps, les ouvriers commencent à fabriquer des obus en 1887. Beaucoup plus gros que les cartouches, ces projectiles sont plus coûteux à produire, mais la bonne qualité des obus et la demande croissante justifient l'augmentation de la production.

La période de réarmement, qui suit la crise économique des années 1930, et le début de la Deuxième Guerre mondiale entraînent d'importants changements à l'Arsenal. L'arrivée des moteurs électriques rend les machines plus autonomes et plus polyvalentes. Avec la multiplication de la demande, les locaux dits « de la côte du Palais » ne suffisent plus. Les dirigeants de l'entreprise construisent donc deux nouveaux ateliers : un à Valcartier, au nord de Québec, et un autre près des quartiers ouvriers de la basse-ville, à Saint-Malo. En 1964, après une importante baisse de la demande, on ferme les ateliers du Parc de l'Artillerie et l'Arsenal poursuit ses activités uniquement à Valcartier.

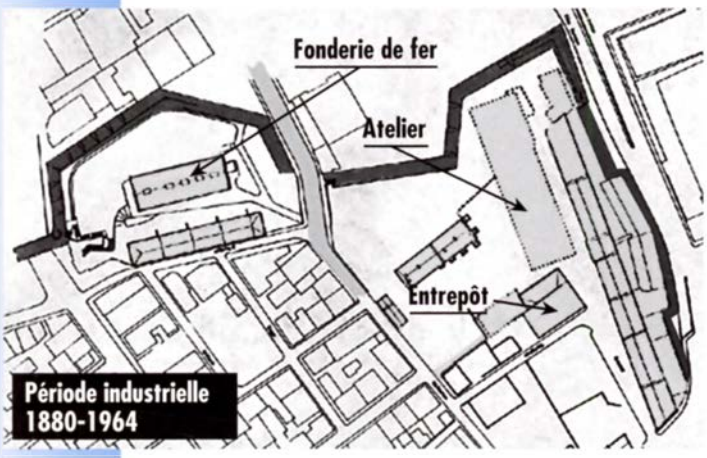
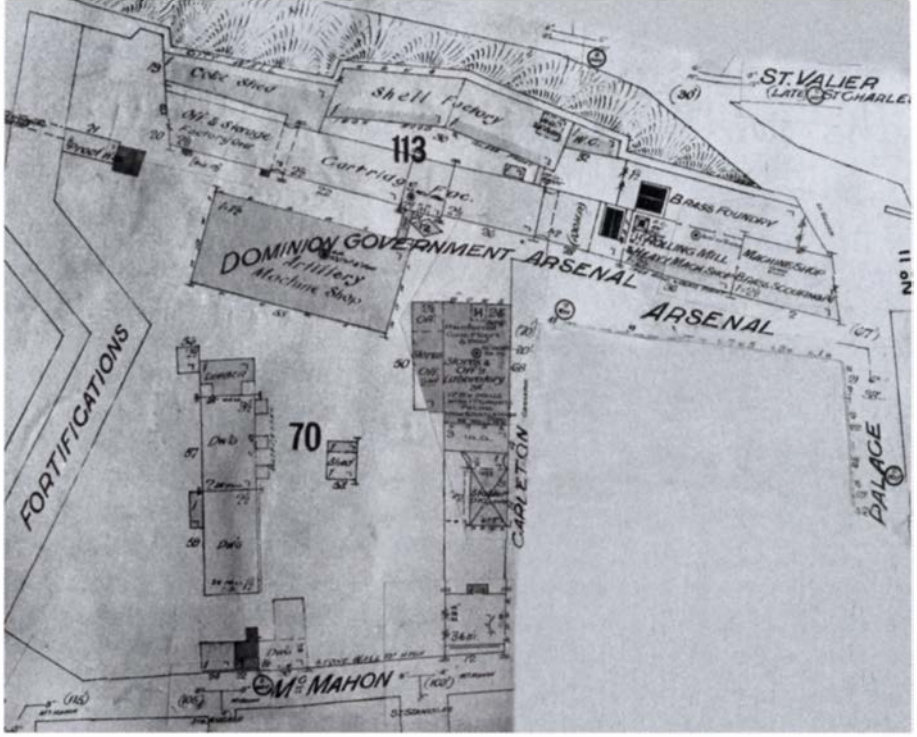


Illustration : Rémy Deslauriers, Graphart



*Plan de la partie nord du parc en 1910. Réalisé pour les compagnies d'assurances, il indique l'occupation presque complète de la cour des Nouvelles Casernes et le nouvel atelier des machinistes (**Artillery Machine Shop**).*
ILLUSTRATION : CHARLES E. GOAD, DANS *INSURANCE PLAN OF THE CITY OF QUEBEC*, VOL. 1. ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

La sortie des ouvriers de l'Arsenal en 1941. La passerelle relie les Nouvelles Casernes à l'atelier construit dans l'ancien champ de parade.
PHOTO : A. PAQUETTE, QUÉBEC.

Pendant toutes ces années, la redoute Dauphine sert de résidence au grand patron de la manufacture, le surintendant. D'Oscar Prévost (1880-1895) à Antonin Thériault (1936-1958), les cinq surintendants de l'Arsenal ont tous occupé les troisième et quatrième étages avec leur famille. Le contremaître François Hallé et sa famille ont, quant à eux, habité le deuxième étage de la redoute pendant près de 40 ans. Enfin, les ouvriers, dont le nombre atteint 2000 entre 1943 et 1945, se sont installés dans les premiers bâtiments multifamiliaux des faubourgs de Québec.

La plupart des travailleurs de l'Arsenal sont payés «à la pièce», c'est-à-dire selon leur production. Quelques enfants s'ajoutent aux femmes qui forment, en période de conscription, l'essentiel de la main-d'œuvre. Alors qu'une femme reçoit la moitié du salaire d'un homme, un enfant en obtient le quart. Certains ont travaillé alors qu'ils avaient à peine 12 ans. On considérait cela comme faisant partie de l'effort de guerre... La majorité des travailleurs de l'Arsenal se sont dits heureux de leur emploi. La fiabilité de l'employeur, la camaraderie entre les collègues et la fierté à l'égard de la production figurent parmi les principales raisons de ce sentiment.

*Ouvrières et contremaîtres aux ateliers de remplissage (*Cove Fields*) en 1902.*
En haut, à droite, l'arbre de couche qui transmet le mouvement aux machines.
PHOTO : ARCHIVES NATIONALES DU CANADA (PA 99 858)

En tout temps, la moitié des travailleurs de l'Arsenal sont des femmes. Celles-ci sont particulièrement appréciées pour leur habileté manuelle et pour leur œil infaillible, tous deux nécessaires à l'importante étape d'inspection visuelle des cartouches et des obus.

La dernière période d'activité du Parc de l'Artillerie a donc perpétué la tradition militaire du site même s'il s'agissait du travail de civils au profit des militaires. Ces quelque 80 années de production industrielle ont bien sûr modifié considérablement l'aspect du site. Cependant, cela s'est fait de façon à ce qu'on puisse aujourd'hui inclure cette époque, au même titre que le casernement français et anglais, comme partie intégrante de l'évolution du Parc de l'Artillerie.

*Vue d'un des ateliers de remplissage et d'assemblage (*Cove Fields*) sur les plaines d'Abraham en 1899. À l'arrière, l'Hôtel du parlement*
PHOTO : ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Le secteur du bastion Saint-Jean : soutien à la défense et intégration au complexe de l'Arsenal

La section des fortifications comprise aujourd'hui entre la porte Saint-Jean et l'ouverture dans le mur au niveau de la rue McMahon se nomme le bastion Saint-Jean. Ce terrain a été exploité par les militaires dès le début du XIXe siècle. Toutefois, le site était alors associé davantage au système défensif de la ville qu'au Parc de l'Artillerie.

Les Britanniques y ont d'abord construit vers 1806 une poudrière qui permettait d'approvisionner le secteur nord-ouest de la fortification. Comme la poudre noire sert à faire fonctionner toutes les armes à l'époque, cette matière hautement explosive était essentielle à la protection de la ville. La poudrière Saint-Jean pouvait contenir jusqu'à 500 barils de 100 livres de poudre. Elle était munie d'une salle pour la préparation des charges explosives et entourée d'un mur de garde.

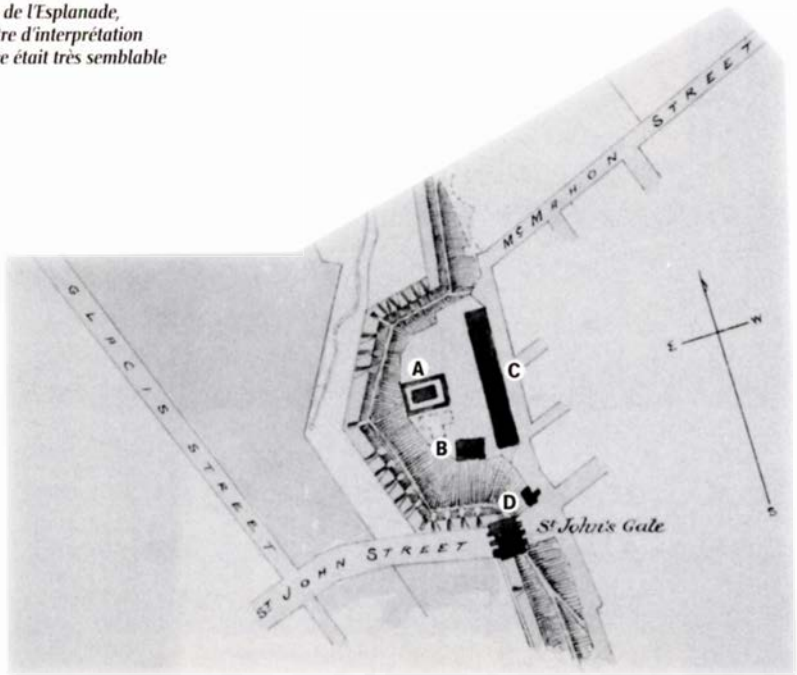
En 1815, les Anglais ajoutent un entrepôt d'affûts de canon en face de la poudrière. L'édifice est construit «en escalier» afin de suivre la pente du terrain. On y entrepose les structures de bois et de fonte sur lesquelles reposent les différentes pièces d'artillerie. En temps de paix, les canons sont montés sur des affûts de fonte, qui résistent mieux aux intempéries et exigent moins d'entretien. En temps de guerre, on transfère les canons de l'enceinte fortifiée et des différentes batteries de la ville sur des affûts de chêne, plus légers et manœuvrables mais plus fragiles. Ceux-ci demeurent donc le plus souvent entreposés dans de vastes hangars, comme celui du bastion Saint-Jean.

En complément aux activités de la poudrière, un laboratoire est installé dans le bastion en 1839. Il se situe près du talus intérieur du mur de fortification. Les artilleurs y travaillent à la fabrication et à la préparation de la poudre. En 1864, 11 personnes sont tuées lorsque le laboratoire explose. À partir de ce moment, on ne fera plus de manipulation de poudre si près de la ville.

Le secteur du bastion Saint-Jean est finalement intégré à l'Arsenal en 1903 lorsqu'on rase la poudrière afin de construire une vaste fonderie de fer, nécessaire à la fabrication des obus d'artillerie. L'édifice de briques rouges, qui accueille aujourd'hui les visiteurs du site historique, n'a servi de fonderie que pendant une dizaine d'années. Au moment de la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est transformé en fabrique de capsules d'amorce pour les obus. Une mezzanine permet de profiter d'un étage supplémentaire sans perdre l'éclairage naturel offert par les grandes fenêtres. Celles-ci, tout comme les puits de lumière de la toiture, sont caractéristiques de l'architecture industrielle, qui cherchait à maximiser la pénétration de la lumière du jour.

L'ouverture aménagée dans le mur de fortification afin de relier les rues MacMahon et Richelieu a contribué à créer une coupure entre la partie plus ancienne du parc et les aménagements du bastion Saint-Jean. Malgré cela, ce secteur est une constituante à part entière du parc de l'Artillerie.

Reproduction de l'intérieur de la poudrière de l'Esplanade, située près de la porte Saint-Louis, au Centre d'interprétation des fortifications de Québec. Cette poudrière était très semblable à celle du bastion Saint-Jean.
PHOTO : PARCS CANADA/ÉRIC BLAIS



Plan localisant les bâtiments du bastion Saint-Jean, deuxième moitié du XIXe siècle. On y voit la poudrière et son mur de garde A, le laboratoire B et l'entrepôt d'affûts de canon C. Situés plus au sud, la porte Saint-Jean et son poste de garde D.
ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

La redoute Dauphine

1710 Premiers plans, construction retardée à cause d'une menace d'attaque par les Anglais (Walker).

1712 Modifications aux plans et début de la construction.

1713 Arrêt des travaux à cause du traité de paix (Utrecht). L'édifice est à moitié construit et laissé presque à l'abandon.

1745 Construction du mur de fortification qui passe devant le bâtiment.

1748 Plans de Chaussegros de Léry pour compléter le bâtiment et en faire un entrepôt et une réserve de poudre. Les principales transformations apportées par de Léry incluent le nivellement de la toiture, l'élargissement des étages supérieurs du côté ouest et la construction de voûtes aux trois premiers niveaux, qui viennent cloisonner le bâtiment. Abandon du mur de protection.

1749 Aménagement de chambrées de soldat pour combler le manque d'espace causé par l'augmentation des effectifs militaires. Les trois premiers étages sont occupés par les Troupes franches de la marine. Aucune fenêtre au quatrième étage.

1753 Construction du mur de garde autour du parc. Il inclut une partie du mur de protection de la redoute.

1755 Incendie à la toiture. Réparation sans modification.

1759 Arrivée des militaires anglais. Casernement des soldats d'infanterie puis des soldats d'artillerie.

1767 Premières rénovations par les Britanniques : nouvelle toiture et aménagement du quatrième étage par la construction de lucarnes et l'installation de chauffage. Ajout de deux cheminées.

1770 Construction des cinq contreforts. Les deux premiers visent à compenser la pente abrupte du terrain sur lequel la redoute a été érigée et qui cause une pression énorme sur le mur nord. Les trois contreforts situés du côté est visent, quant à eux, à stabiliser la pression qui vient du fait que le remblai de terre est beaucoup plus élevé à l'ouest, du côté du mur de protection.

1772 Démantèlement des deux cheminées construites en 1767 parce qu'elles ont causé l'effondrement d'une voûte au premier niveau.

1783 Installation temporaire du Board of Ordnance. Bureaux pour les artilleurs et ingénieurs militaires, entrepôts et ateliers des tailleurs.

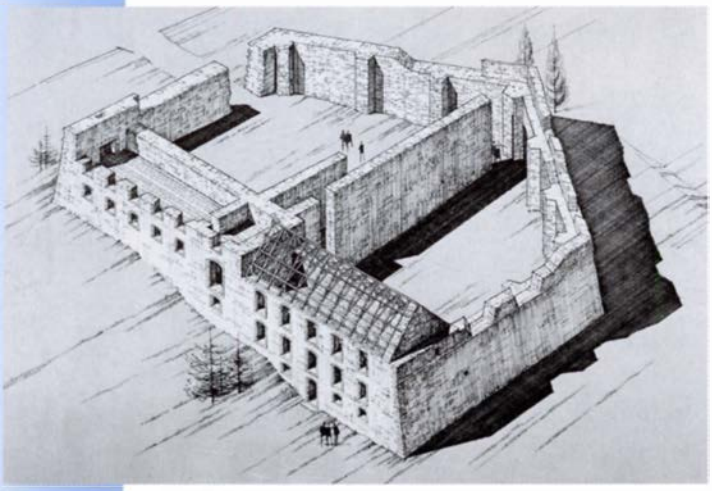
1784-1785 Aménagement du Mess des officiers des régiments de l'Artillerie et du Génie. Outre la salle à manger, son antichambre, la cuisine, le garde-manger et la cave à vins, on note aussi l'apparition des potagers aux alentours de la redoute.

1811 Quatre officiers habitent le quatrième étage.

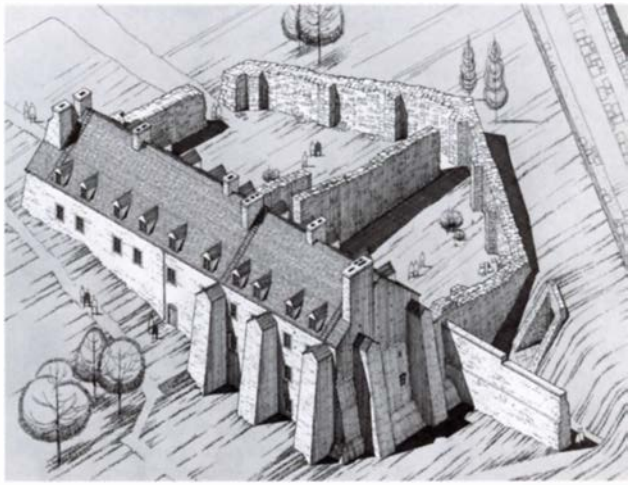
1818 Démolition des restes du mur de protection ; aménagement d'un nouveau jardin dans ce secteur.

1819 Incendie qui détruit une partie de la toiture. Reconstruction.

1820 Aménagement d'un nouvel atelier de tailleurs pour le Royal Artillery, d'une salle de classe et d'une cantine.



Reconstitution graphique de la redoute Dauphine. À gauche, l'état d'avancement des travaux après l'arrêt de 1713. Au centre, la fin de la construction et l'aménagement de la caserne. Enfin en page 19, le quartier des officiers au temps du Régime anglais.
Illustrations : Parcs Canada



Le Parc de l'Artillerie en 1830. On y remarque à droite l'uniformité du toit de la redoute Dauphine avant l'incendie de 1854. Les chèvres sur le talus des fortifications sont courantes, elles y broutent l'herbe, ce qui évite l'entretien.
ILLUSTRATION : J.P. COCKBURN, *MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE, DÉPÔT DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC*

1841 Relevé des effectifs : 14 soldats et sous-officiers habitent la redoute, probablement dans la chambrée réaménagée au premier niveau. Ils y demeurent jusqu'en 1871.

1854 20 septembre. Incendie majeur qui détruit la partie nord des 3e et 4e étages. Le feu a débuté dans la chambre du lieutenant Adams. Sans la présence à proximité d'une importante réserve d'eau, le bâtiment aurait brûlé en entier.

1855 Reconstruction et modification du toit. On rehausse de quelques mètres les murs latéraux de la partie nord afin de donner plus d'espace à l'étage des combles, ce qui vient modifier l'angle du toit dans cette partie. Cette transformation est visible encore aujourd'hui.

1865 Construction d'une salle de billard en annexe au Mess, du côté ouest.

1871 Départ de la garnison anglaise de Québec. Les bâtiments sont laissés plus ou moins à l'abandon.

1875 La Young Women Christian Association (YWCA) occupe la redoute jusqu'en 1880.

1880 Résidence du premier surintendant de l'Arsenal, Oscar Prévost, et sa famille (partie nord des 3e et 4e étages).

1884 Le deuxième étage accueille le contremaître François Hallé et sa famille jusqu'en 1922.

1895 Frédéric-Mondelet Gaudet, deuxième surintendant de l'Arsenal, remplace Oscar Prévost.

1896 Démolition de la salle de billard.

1913 Francis D. Lafferty remplace le colonel Gaudet à la tête de l'Arsenal.

1920 Nouveau surintendant : Henry Robert Visart, comte de Bury et de Bocarmé.

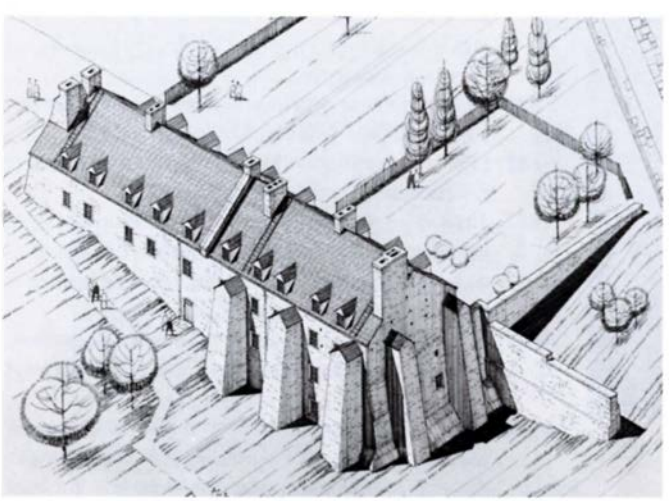
1936 Dernier surintendant de l'Arsenal au Parc de l'Artillerie : Antonin Thériault.

1950 Construction d'une véranda de deux étages, là où se trouvait la salle de billard du Mess.

1958 Fin de l'occupation à la suite du décès du surintendant Thériault.

1981-1983 Fin de la restauration du bâtiment, aménagement et ouverture au public.

Une des plus belles représentations de la redoute Dauphine. On peut y déceler le contraste de la nouvelle pierre utilisée pour rehausser le mur du quatrième étage après l'incendie de 1854.
ILLUSTRATION : H. BUNNETT, 1886, MUSÉE MCCORD D'HISTOIRE CANADIENNE



Après la restauration des années 1970, la redoute Dauphine dans toute sa splendeur
PHOTO : PARCS CANADA

Croquis des Nouvelles Casernes en 1805. On y remarque les lucarnes, ajoutées dans les années 1790, et le corps de garde de la porte du Palais (à droite), récemment aménagé hors du bâtiment.
ILLUSTRATION : S. STRETTON, ARCHIVES NATIONALES DU CANADA.

LES NOUVELLES CASERNES

1712 Construction du muret qui viendra fermer la cour arrière.

1745 Construction du mur de fortification dont une partie deviendra le mur nord des Nouvelles Casernes. Ce mur comporte des ouvertures qui permettent de tirer en direction du palais de l'Intendant et de la rivière Saint-Charles.

1749 Début de la construction des casernes selon les plans de Chaussegros de Léry. L'édifice de plus de 160 mètres, d'architecture néo-classique, compte 4 niveaux, dont les 2 premiers sont voûtés. Il doit servir de logement pour les troupes, d'entrepôt et de salle d'armes ainsi que de corps de garde pour la porte du Palais.

1752 Fin des travaux de construction. Installation des soldats des Troupes franches de la marine.

1755 Novembre. Incendie à la toiture et réparations. Arrivée des troupes régulières; augmentation du nombre d'occupants.

1763-1765 Premiers travaux de rénovations par les Britanniques. Le Royal Artillery remplace graduellement les régiments d'infanterie.

1770-1772 Travaux aux portes et fenêtres, à la toiture et aux structures de l'édifice. Installation du Board of Ordnance. Premier bâtiment dans la cour: un abri pour les affûts de canon.

Les Nouvelles Casernes telles qu'elles apparaissent sur le plan-relief Duberger et By de 1808.
PHOTO : PARCS CANADA

1778 Un rapport de la garnison anglaise souligne que le bâtiment loge 368 soldats.

1799-1804 Rehaussement du muret qui passe derrière l'édifice. Cette construction marque la fin de la possibilité de tir depuis l'étage des casernes.

1816 Incendie qui détruit la partie est de l'édifice. Reconstruction et réaménagement. La section ouest devient la résidence du commandant du Royal Artillery. La partie centrale sert de caserne, et la section est loge le Board of Ordnance.

1816-1823 Nouvelles constructions dans la cour arrière: une cuisine, des latrines et un atelier pour les charpentiers, tonneliers, armuriers et forgerons au service des artilleurs.

1820 Quatre-vingt-treize soldats et sous-officiers sont casernés dans le bâtiment. Les caves voûtées renferment 1500 barils de porc et de rhum.

1851 Les Nouvelles Casernes sont devenues un important entrepôt d'armes. Les registres révèlent qu'on y trouve suffisamment de fusils pour fournir 20 000 hommes. En décembre, un incendie majeur détruit tout le bâtiment sauf l'extrémité ouest. Le feu a pris naissance dans un dortoir de soldats du Royal Artillery. On tente de le stopper en faisant exploser des sections de l'édifice.

1852 Reconstruction partielle. Une section centrale n'est pas reconstruite. L'espace devient une cour pour le Board of Ordnance.

1858-1863 Aménagement de salles de classe pour les familles de soldats, de plus en plus nombreuses sur le site.

1871-1880 Laissé à l'abandon comme tout le parc, l'édifice loge temporairement quelques familles chassées de chez elles par des incendies.

1880 La partie centrale des Nouvelles Casernes reçoit les premières machines de la Cartoucherie de Québec.

1882 Début de la production. Plusieurs planchers de bois sont remplacés par de nouveaux en brique.

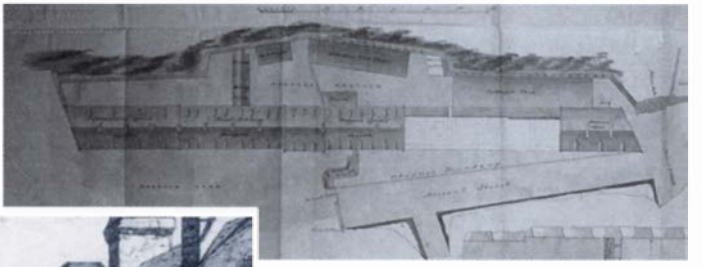
1887-1898 Nombreux aménagements nécessaires à l'augmentation de la production. Occupation des bâtiments de la cour arrière: fabrique d'obus, première fonderie et hangar à charbon.

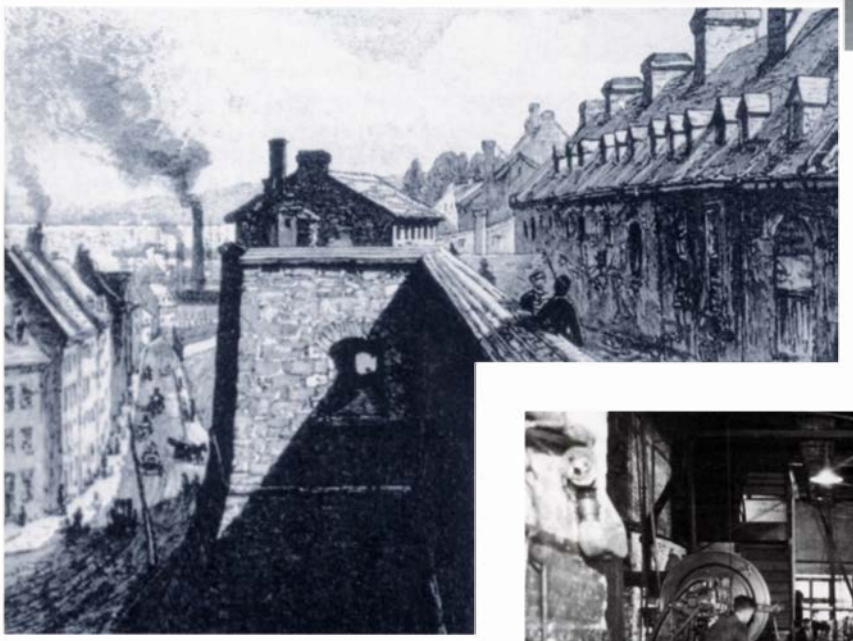
1898 Construction de la salle des chaudières, ou bloc moteur, dans une partie de l'espace laissé libre depuis l'incendie de 1851.

1900-1902 Construction du laminoir (bâtiment qui loge la machine permettant d'amincir avec précision les lingots de métal) dans l'espace encore libre entre le bloc moteur

Plan de 1852 qui montre la partie non reconstruite des Nouvelles Casernes après l'incendie majeur de l'année précédente.
SOURCE : PUBLIC RECORD OFFICE, LONDON.

Relevé de l'incendie aux Nouvelles Casernes en 1851. Il est intéressant de noter la destruction complète de la façade à deux endroits. Elle a été causée par des explosions provoquées afin d'arrêter la propagation des flammes.
SOURCE : PUBLIC RECORD OFFICE, LONDON.





La cour arrière des Nouvelles Casernes en 1882 et, au pied du mur, la rue Saint-Vallier. La cartoucherie occupera de plus en plus cet espace où l'on retrouve déjà un atelier (au centre).
ILLUSTRATION : L.R. O'BRIEN, DANS *ARTISTIC CANADA DESCRIBED BY PEN AND PENCIL.*

Le laminoir de l'Arsenal en 1941. On y voit, derrière, les lingots de métal et, devant à gauche, les lattes que l'on obtient après l'amincissement.
PHOTO : PHOTO MODERNE ENR.

et l'extrémité est des Nouvelles Casernes. Cet ajout redonne au bâtiment son unité physique, bien que l'architecture des nouvelles sections soit très différente.

1903-1964 L'édifice est utilisé dans son ensemble par l'Arsenal. La machinerie demeure au premier niveau, les combles deviennent des ateliers d'inspection.

1964-1995 Après la fermeture de l'Arsenal, le bâtiment loge temporairement quelques familles dans le besoin, mais devient rapidement le stationnement de l'Hôtel-Dieu, l'hôpital voisin à qui le ministère de la Défense a cédé l'édifice.

1996 Parcs Canada entreprend des fouilles archéologiques et la restauration du mur de fortification dans la cour et à l'ouest des Nouvelles Casernes afin de permettre le prolongement du circuit piétonnier des fortifications de Québec.

Le logis des officiers après restauration
PHOTO : PARCS CANADA/XAVIER BONACORSI

Le four à pain rappelle l'époque de la boulangerie.
PHOTO : PARCS CANADA/XAVIER BONACORSI

LE LOGIS DES OFFICIERS

1785 Première apparition du bâtiment sur un plan. Il sert de boulangerie pour les besoins du Royal Artillery.

1818 Transformation en résidence familiale pour un officier (capitaine).

1819-1871 Occupation par différentes familles de capitaines d'artillerie. Aménagement de quelques dépendances à l'extérieur : latrines et écuries.

1877 Après quelques années d'abandon, la maison est louée à un certain L.D. Hudon, commis.

1889 Reprise par le ministère de la Défense, la maison est intégrée au complexe de l'Arsenal. Après quelques rénovations, elle loge l'adjoint du surintendant et sa famille, puis le gardien de nuit. Par la suite, elle devient le bureau du personnel de la manufacture.

1898 Construction d'un appentis du côté ouest, près de la cuisine.

1903 Ajout d'une aile du côté nord-est.

1981-1983 Fin de la restauration, aménagement d'un centre d'éveil au patrimoine pour les enfants. On recrée les jardins de la cour.

1988 Construction d'un four à pain traditionnel à l'extérieur afin de rappeler l'époque de la boulangerie.

1995 Parcs Canada entreprend de reconstituer l'intérieur de la résidence du capitaine et de sa famille tel qu'il pouvait être dans les années 1830.

L'ENTREPÔT D'AFFÛTS DE CANON

1813 Proposition de construction dans le bastion Saint-Jean. Projet retardé à cause de la guerre contre les Américains (1812-1814).

1815 Construction et aménagement du bâtiment de bois avec une fondation de pierres.

1831 - 1841 L'édifice est reconstruit en maçonnerie.

1864 Importants dommages causés par l'explosion du laboratoire situé près de l'extrémité sud. Reconstruction.

1884 Installation de la Compagnie d'éclairage électrique de Québec et Lévis dans la partie sud.

1898 Réaménagement de la section sud pour loger le gardien de l'Arsenal après le départ de la compagnie d'électricité.

1978 Fin de la restauration de la structure du bâtiment.

1997 Installation dans la partie sud de l'économusée de la poupée Les Dames de soie, qui rappelle la présence des enfants tout au long de l'histoire du site.

L'entrepôt d'affûts de canon, aujourd'hui restauré, sert aux activités de groupe du lieu historique national du Parc-de-l'Artillerie.
PHOTO : PARCS CANADA/XAVIER BONACORSI

La fonderie de l'Arsenal

1903-1906 Construction de la fonderie de fer après la démolition de la poudrière Saint-Jean. Celle-ci est rendue nécessaire par la transformation de la vieille fonderie de fer des Nouvelles Casernes en fonderie de cuivre et de laiton pour la fabrication des obus. Architecture typique de la révolution industrielle.

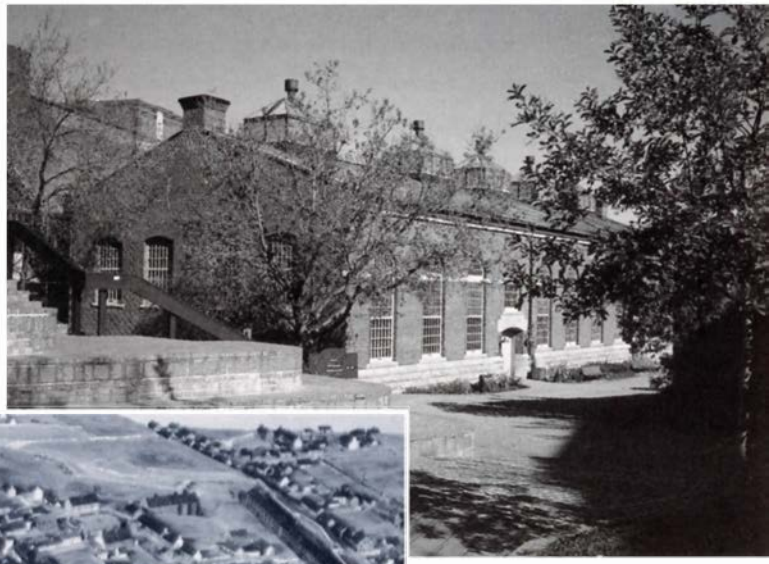
1941 Transformation du bâtiment en manufacture de capsules d'amorce pour les obus. Aménagement d'une mezzanine qui permet de profiter d'un étage supplémentaire sans perdre l'éclairage naturel offert par les grandes fenêtres. Construction de l'annexe à l'ouest.

1945 L'édifice sert de garage puis de manège militaire.

1978 Fin de la restauration et ouverture au public.

1981 Installation du plan-relief de Jean-Baptiste Duberger et John By. Ce relevé en trois dimensions de la ville a été fabriqué à Québec au début du XIXe siècle. Après un séjour à Londres et à Ottawa, le plan-relief est revenu à son lieu d'origine.

La fonderie transformée en fabrique de capsules d'amorce pour les obus lors de la Seconde Guerre mondiale. En haut, sur la mezzanine, la cafétéria des travailleurs
PHOTO : PHOTO MODERNE ENR, 1941



La fonderie de l'Arsenal est devenue le centre d'interprétation du Parc-de-l'Artillerie. On y trouve des vestiges de la poudrière Saint-Jean, une exposition sur les travailleurs de l'Arsenal et le plan-relief Duberger et By.
PHOTO : PARCS CANADA/L.A. COUTURIER

Le plan-relief Duberger et By, aujourd'hui aménagé dans la fonderie de l'Arsenal. Une des expositions les plus appréciées du site, le plan-relief demeure une référence majeure pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la ville de Québec.
PHOTO : PARCS CANADA

Un passé bien présent!

Entre les soldats des Troupes franches de la marine qui gelaient l'hiver, entassés dans les chambrées de la redoute Dauphine et les officiers membres du prestigieux Mess de l'Artillerie et du Génie qui savouraient de délicieux repas bien arrosés, l'histoire du Parc de l'Artillerie est constituée de contrastes et de revirements. Témoin tantôt des victoires militaires et des célébrations qui les ont accompagnées, tantôt des explosions et incendies dévastateurs, le site conserve aujourd'hui des traces de tous ces événements qui ont marqué l'histoire de la ville de Québec comme celle de l'ensemble du pays.

C'est cependant dans les activités quotidiennes des résidants du site que l'équipe d'interprétation du lieu historique national trouve, depuis 1971, l'inspiration qui lui permet de remplir son mandat. Différent du musée, où l'accent est mis sur l'objet exposé, le site historique tire avantage du fait qu'il invite à revivre l'histoire à l'endroit même où elle s'est déroulée. Le Parc de l'Artillerie doit son importance historique nationale au fait qu'il est partie intégrante du système défensif de la ville de Québec mis en place à l'époque coloniale. Les résidants de la région, les étudiants et les touristes qui s'y attardent sont amenés à replonger dans la vie des militaires qui ont contribué à écrire un volet important de l'histoire de la ville. La thématique de l'Arsenal s'ajoute à celle du casernement, au grand plaisir des visiteurs.

L'imposant travail de recherche historique et archéologique, tout comme celui de restauration et de mise en valeur, qui a permis à Parcs Canada de créer ce lieu historique national justifie à lui seul un détour par le Parc-de-l'Artillerie. S'il est vrai qu'un regard vers le passé permet de mieux comprendre les temps présents, l'histoire du Parc de l'Artillerie, riche de près de 300 ans d'évolution, devient un incontournable pour quiconque s'intéresse à Québec.

BIBLIOGRAPHIE

CHARBONNEAU, André *et al. Évolution structurale du Parc de l'Artillerie et du bastion Saint-Jean. Québec, 1749-1903*, Travail inédit n° 128, Québec, Parcs Canada, 1974, 903 p.

PROULX, Gilles. *La garnison de Québec de 1748 à 1759*, Ottawa, Parcs Canada, 1991, 54 p.

RIOUX, Christian. *La garnison britannique à Québec, 1759-1871*, Ottawa, Parcs Canada, 1996, 55 p.

Le Parc de l'Artillerie et les Fortifications de Québec. Études historiques présentées à l'occasion de la conférence des Sociétés Savantes, Québec, Parcs Canada, 1976, 93 p.

Les travailleurs de l'Arsenal, 1879-1964, Parcs Canada, 1980, 46 p.

Le Parc de l'Artillerie témoigne de façon tangible des trois grandes périodes de l'histoire canadienne. Les autorités militaires de la Nouvelle-France font figure de pionniers en y élaborant les premières enceintes défensives de la ville de Québec et en y aménageant les premières résidences de leurs soldats. Les Anglais qui les ont remplacés ont diversifié les fonctions du site et en ont fait un véritable quartier militaire.

Après le départ des Britanniques, les autorités canadiennes, responsables de la mise sur pied de la fabrique de cartouches, ont réussi à sauvegarder l'unité du site et à en livrer une bonne partie à la postérité. Le lieu historique national du Parc-de-l'Artillerie invite à revivre l'histoire militaire à l'endroit même où elle s'est déroulée.

ÉDITIONS
CONTINUITÉ

Le Parc de l'Artillerie

MARTIN GUAY

Le Parc de l'Artillerie témoigne de façon tangible des trois grandes périodes de l'histoire canadienne. Les autorités militaires de la Nouvelle-France font figure de pionniers en y élaborant les premières enceintes défensives de la ville de Québec et en y aménageant les premières résidences de leurs soldats. Les Anglais qui les ont remplacés ont diversifié les fonctions du site et en ont fait un véritable quartier militaire.

Après le départ des Britanniques, les autorités canadiennes, responsables de la mise sur pied de la fabrique de cartouches, ont réussi à sauvegarder l'unité du site et à en livrer une bonne partie à la postérité. Le lieu historique national du Parc-de-l'Artillerie invite à revivre l'histoire militaire à l'endroit même où elle s'est déroulée.

ÉDITIONS CONTINUITÉ

Parcs Canada Parks Canada

Canada